

## Une histoire de la violence

Bertrand Hirsch

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10705>

DOI : [10.4000/etudesrurales.10705](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10705)

ISSN : 1777-537X

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 171-174

ISBN : 978-2-7132-2519-2

### Référence électronique

Bertrand Hirsch, « Une histoire de la violence », *Études rurales* [En ligne], 197 | 2016, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10705> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.10705>

---

© Tous droits réservés

# UNE HISTOIRE DE LA VIOLENCE

Bertrand Hirsch

**S** I ON LE REPLACE dans l'histoire des études portant sur l'environnement en Éthiopie, telle qu'elle est retracée dans l'introduction rédigée par Guillaume Blanc et Grégory Quenet, le dossier présenté, ici, pourrait bien marquer une nouvelle étape historiographique, celle d'une histoire environnementale « consciente d'elle-même », de sa propre histoire, de ses enjeux, de ses cadres théoriques.

D'autant que, associée à James McCann, figure pionnière de l'histoire des systèmes agraires en Éthiopie, c'est une génération de chercheurs composée de trentenaires ou de jeunes quadragénaires qui s'exprime ici, une génération qui a connu l'Éthiopie après la chute du *därg* en 1991, soit une Éthiopie à nouveau ouverte aux recherches de terrain sur l'ensemble de son territoire ; une génération également débarrassée du « grand récit », qui a si longtemps structuré les études éthiopiennes, celui d'un État chrétien continu dans le temps, absorbant dans son histoire – ou les excluant de cette même histoire – les multiples sociétés qui ont cohabité avec lui dans cet espace et, de manière téléologique, d'un royaume prenant peu à peu possession de l'ensemble des

territoires qui forment l'Éthiopie dans ses frontières actuelles, délimitées à l'époque du roi Ménélik II à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Tous les cas présentés ici, qui sont pour l'essentiel des lieux – villes comme Harar ou Bahir Dar, régions comme le Gamo et le Wolaita, ou des endroits spécifiques comme le parc du Semēn, la passe d'Aheyya Faḡḡ, la léproserie de Harar, l'Université d'Addis Ababa –, sont étudiés avec une méthode qui présente deux caractéristiques communes : la connaissance directe des lieux par des enquêtes sur place et l'analyse de la documentation produite localement. Ce type d'enquêtes, qui semblait aller de soi, par exemple pour l'anthropologie dont c'est même un des éléments constitutifs, est devenu maintenant une évidence pour l'ensemble des disciplines des sciences sociales et humaines travaillant en Éthiopie, même pour l'histoire des périodes anciennes, peut-être d'ailleurs plutôt en raison du lien étroit, dans la formation des historiens en France, entre la géographie et l'histoire que par une influence directe de l'anthropologie – en un sens le modèle braudélien est heureusement toujours vivace. Ainsi la voix des acteurs locaux peut se faire entendre : membres du clergé d'Aksum, paysans du parc du Semēn, habitants de Harar... Par ailleurs, on retrouve ici une particularité indéniable de l'Éthiopie en Afrique : la production ancienne de manuscrits dans une écriture alpha-syllabique originale (fixée au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère) et donc de textes rédigés d'abord en ge'ez depuis la période médiévale (et pendant la période antique, même si les témoins directs ont disparu), puis à partir du XIX<sup>e</sup> siècle en amharique, à laquelle il faut ajouter la production

locale de textes en langue et en écriture arabes depuis le Moyen Âge. Le passage obligé par la littérature externe, arabo-musulmane ou européenne, si fréquent pour l'étude d'autres sociétés africaines, n'est donc pas ici une pratique première, mais seconde. D'ailleurs, cette documentation, comme le montre Marie-Laure Derat dans le cas de la cartographie européenne du XV<sup>e</sup> siècle ou des itinéraires recueillis à Venise au début du XVI<sup>e</sup> siècle, porte l'indéniable trace de ceux, pèlerins éthiopiens de passage en Italie, qui furent interrogés alors. Avant la période contemporaine, cette pratique de l'écrit et de la constitution d'archives n'est pas tant à mettre au crédit de l'État qu'aux centres de production et de conservation que furent les institutions religieuses et aux lettrés, moines chrétiens ou ulémas musulmans, qui rédigeaient alors ces textes. D'où, par exemple, la survie de cet extraordinaire document du XV<sup>e</sup> siècle, étudié par Anaïs Wion, qui nous permet d'avoir accès à ce que signifiaient concrètement les redevances dues par les paysans pour l'entretien de l'église d'Aksum et comme tribut pour les pouvoirs locaux et les rois. À l'époque récente, malgré les soubresauts politiques que l'Éthiopie a traversés, la conservation des archives est une pratique courante de la bureaucratie éthiopienne : ainsi de la préservation des milliers de documents ayant trait à la gestion du parc du Semēn étudiés par Guillaume Blanc.

Qu'est-ce que ces études de cas, à travers le prisme de l'histoire environnementale, apportent-elles à notre connaissance de l'histoire de l'Éthiopie ?

Si chaque cas étudié possède, d'une certaine façon, sa propre temporalité, on est frappé par

la convergence de données qui dessinent des périodes cohérentes dans le rapport à l'environnement.

La première semble se situer dans un « court » Moyen Âge (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle), mais que l'on pourrait probablement prolonger, qui se caractérise, à mon sens, par une faible emprise du pouvoir des rois chrétiens sur le territoire, qui passe surtout par le contrôle de points nodaux comme les gués, les « portes » avec octroi, à l'instar de la passe d'Aheyyā Faḡḡ, ou bien encore le semis de Maison du roi (*bētanegus*), dont Anaïs Wion dégage pour la première fois la fonction et le lien avec le contrôle des ressources, faible contrôle qui pourrait expliquer la nécessaire itinérance de la Cour. En même temps se renforce un très efficace contrôle de la société *via* la propagande religieuse et l'établissement d'une élite politique, hiérarchisée (mal connue dans son fonctionnement) encadrant et ponctionnant les paysanneries. Ce monde de part en part rural – les villes, comme le montre l'exemple de Harar, étaient une spécificité de l'Éthiopie musulmane – et dont il est si difficile de retrouver les traces, on peut tout de même par l'analyse de quelques documents lui donner une certaine épaisseur concrète. Dans le Wolaita et le Gamo, soit précisément à la frontière de la domination du royaume chrétien, c'est aussi vers les XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles que semble se stabiliser une population « d'agropasteurs ayant déjà fortement aménagé leur territoire et n'exploitant plus que très sporadiquement les ressources sauvages » (Joséphine Lesur et Sabine Planel). Restons prudents cependant, comme le reconnaissent les auteures,

car il pourrait s'agir ici d'un biais documentaire, nos connaissances avant cette période reposant avant tout sur une archéologie encore embryonnaire.

Un deuxième moment se dégage de façon évidente avec la période de construction de l'Éthiopie contemporaine, de Ménélik II à Hailé Sélassié, qui consiste, entre autres, à imposer l'autorité du *māngest* sur les territoires conquis et à faire reconnaître l'Éthiopie indépendante dans le concert international des nations : la « modernisation » serait, en somme, la résultante de ce double mouvement. Plusieurs contributions analysent, dans ce contexte, l'arrivée d'un nouveau médiateur, porteur d'un autre discours sur l'environnement : la figure de l'« expert », qu'il soit médecin spécialiste de la peste, comme le docteur Féron à partir des années 1930, chercheur expatrié comme S. Chojnacki, qui avec d'autres, va contribuer à fonder l'université d'Addis Ababa et ses musées (Thomas Guindeuil) et, ce faisant, définir le groupe de ceux que l'on nomme alors des « éthiopiens », ou encore spécialiste des réserves de chasse, puis de la « préservation de la nature » en Éthiopie comme John Blower, qui, entre le *Walia ibex* et les paysans du cru, qualifiés par lui de « primitifs et arriérés », a clairement fait son choix (Guillaume Blanc).

Enfin, une troisième période, plus resserrée chronologiquement est celle qui va, en gros, de la fin du régime impérial, avec la révolution de 1974, jusqu'à nos jours. Plusieurs auteurs notent durant ces cinquante dernières années, une accélération brutale des changements sociaux et environnementaux : ainsi de la transformation rapide des paysages de la

région autour du lac Tana observée par James McCann, avec, pendant la phase de dictature du *därg* l'imposition de la culture du maïs et la « Révolution verte » qu'il qualifie d'« échec pitoyable » (*abject failure*), entraînant dans son sillage une flambée de la malaria et des déplacements forcés de populations, puis, depuis les vingt dernières années, l'expansion urbaine de Bahr Dar ; on trouve une chronologie à peu près semblable pour les mutations paysagères du Wolaita.

À ces deux éléments (registre documentaire et temporalités), il faut ajouter que cette histoire sociale du rapport des humains à la nature en Éthiopie fait jaillir une constante, à interroger : la violence. Violence qui n'est pas tant celle des « maîtres et possesseurs de la nature » que celle, plus banale et redoutable, du pouvoir sur les hommes.

À rebours de ceux qui pensent que l'histoire environnementale n'interroge que des phénomènes étrangers à l'histoire des sociétés, ou subies par elles – dont le paradigme fut longtemps, jusqu'aux réflexions récentes, l'influence du climat –, ce dossier démontre qu'il s'agit d'abord d'une question sociale, dont ne peuvent prendre la mesure que ceux qui sont engagés dans des enquêtes au plus près des sociétés qu'ils étudient.

Commençons par un exemple datant de la période médiévale. Dans la chronique du roi Zar'a Yā'eqob, qui régna entre 1434 et 1438, rédigée par un membre éminent de la Cour proche du souverain, le chroniqueur indique qu'après la lapidation des Stéphanites, des moines chrétiens considérés comme hérétiques parce qu'ils refusaient, aux dires du roi, de se prosterner devant la croix, l'icône mariale et

surtout, seule accusation qui tienne, le souverain lui-même, une lumière miraculeuse illumina le ciel pendant plusieurs jours, que le roi s'empressa d'interpréter comme une faveur divine et l'approbation d'un juste châtement. Richard Pankhurst a proposé d'identifier ce phénomène céleste à un passage de la comète de Halley en 1456, mais l'on pourrait aussi y reconnaître ce brouillard percé d'étranges lueurs qui fut aperçu quelques années auparavant dans de nombreux endroits du Globe à la suite d'une gigantesque éruption volcanique qui détruisit l'île de Kuwae, dans l'archipel de Vanuatu [Boucheron 2009]. Quoi qu'il en soit de ce référent, reste que cette histoire est l'indice d'une interprétation de l'environnement saturée de sens religieux, imposée à l'ensemble du peuple chrétien, qui cherchait à rendre impossible toute révolte contre l'autorité politique incarnée dans le corps du roi, « oint » de Dieu, à moins de s'exposer à de féroces répressions. On peut retrouver comme un lointain écho de cette idéologie dans la réaction des lépreux, confinés aux bons soins des religieux catholiques à Harar (Vanessa Pedrotti), qui cherchent parfois à fuir cet enfermement et à retrouver les chemins du pèlerinage et donc l'éventuel salut né d'une rédemption miraculeuse pour leur « faute ».

Violence aussi dans la construction récente d'une identité *harari*, opposant strictement les gens de la ville à ceux des alentours [Chekroun 2014], alors que la documentation démontre que très tôt des alliances (matrimoniales en particulier) furent nouées entre les élites politiques *harari* et *oromo* et que la survie de la ville dépendait de son *hinterland* agricole. À cette histoire partagée et négociée, le discours actuel, endossé par l'Unesco, oppose une histoire dominante, très largement inventée, repoussant les dominés dans les marges de la cité et donc de la « civilisation ». Et que dire des habitants des sites aujourd'hui patrimonialisés, au titre du « naturel » (parc du Semēn) ou du « culturel » (comme le site de Lalibela, étudié par Marie Bridonneau [2014]), qui sous le double effet du discours des experts étrangers et de la volonté du pouvoir d'en imposer à l'international, sont, au mieux, sommés d'accepter la métamorphose des lieux dont ils sont désormais exclus ou priés de déguerpir ?

Ainsi l'histoire environnementale de l'Éthiopie a l'immense mérite de replacer au centre de nos études les dominés et la violence qu'ils eurent à subir et de tracer de nouvelles pistes dans ce territoire de recherche qui reste largement à explorer.

## Bibliographie

**Boucheron, Patrick ed., Julien Loiseau, Pierre Monnet et Yann Potin coord.** — 2009, *Histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard.

**Bridonneau, Marie** — 2014, *Lalibela, une ville éthiopienne dans la mondialisation*. Paris, Karthala.

**Chekroun, Amélie** — 2014, *Le Futūh al-Habasa : écriture de l'histoire, guerre et société dans le Bar Sa'ad ad-Dīn (Éthiopie, XVI<sup>e</sup> siècle)*. Thèse de doctorat en histoire, Paris 1 Panthéon-Sorbonne.